**Extraits du livre Le visiteur solitaire :**

**Chapitre 1 :**

**[...]**

Effectivement les renseignements que j’avais pu glaner, dans les jours précédents, sur ma destination étaient assez maigres, confirmant l’esquisse qu’en avait brossé mon patron. Un petit village, perdu sur le plateau des Milles Sources à plus de mille mètres d’altitude, vivant tant bien que mal de l’élevage et d’une polyculture de subsistance, quasi coupé du monde depuis toujours. A cause de la pauvreté des sols, et surtout de la trop grande parcellisation des terres et des voies de communication quasi inexistantes.

Ne venais-je pas d’en faire l’expérience à mes dépends ? Au terme de deux jours de voyage, il m’avait fallu, à quelques cinq kilomètres de là, descendre du vieil autobus brinquebalant et terminer mon chemin à pied. Les moyens de locomotion se limitaient à la marche et à la charrette, eux-mêmes remplacés durant les longs mois d’hiver par la raquette et le ski, ai-je appris par la suite. Dans le répertoire des communes rurales du Ministère ne figurait qu’une brève note de synthèse, au demeurant parfaitement exacte comme je n’allais pas tarder à m’en rendre compte : « Territoire de grande stabilité, replié sur lui-même et placé sous la double autorité ancestrale des gros propriétaires terriens et de l’Eglise. Un pays où la foi ne se distingue pas toujours de la superstition. De nombreuses légendes y sont encore vivaces. »

    « Si Monsieur veut bien me suivre, je pourrai lui montrer sa chambre. » C’est du fond de l’arrière-salle que la voix m’est parvenue, avant que la patronne elle-même ne se montre pour me faire signe de la rejoindre.

    Nous avons grimpé l’escalier en bois, longé un corridor assez sombre. Est-ce à ce moment-là que j’ai remarqué la finesse étonnante de sa taille ? La chambre était spacieuse mais d’un confort spartiate. Rien d’étonnant. Le luxe ne courait pas les rues du village. Plutôt les poules, les vaches, les attelages de boeufs et, après la pluie, les rigoles de purin qui dévalaient jusqu’au fond du vallon : la pauvreté de la vie en autarcie, maintenue vaille que vaille. Bien sûr c’est ce que j’ai constaté par la suite puisqu’à mon arrivée les rues au contraire étaient désertes. A l’image de la chambre d’ailleurs, avec ses murs nus et son mobilier sommaire : une armoire encastrée, un grand lit à montants pleins et une petite table pouvant servir de bureau près de la fenêtre, d’où la vue était si belle. De là, on surplombait la majeure partie de la bourgade construite en terrasses ainsi que l’échancrure du vallon que fermait la montagne en face. Pas un hasard si le Service avait pris la peine de téléphoner. Il voulait être sûr que j’aurais la meilleure vue, celle qui embrasse l’étendue d’un seul coup d’œil.

    « J’espère que Monsieur se plaira ici. » J’ai eu un instant de doute : par « ici » voulait-elle parler de la chambre ou du pays ? La réponse est venue tout de suite après. « Les trois autres chambres sont vides en cette période, vous ne serez donc pas dérangé. » Est-ce mon imagination mais il me semble, oui, qu’elle avait amorcé un sourire en disant cela. De plus, son intonation s’était faite plus aimable, presque douce. Je dois rêver, être victime de ces habituelles déformations que produit le souvenir. Pourtant, c’est bien au moment où elle allait sortir, quand, la main déjà sur la poignée, elle s’est tournée vers moi pour me souhaiter, me souhaiter quoi au fait ? peut-être rien, je ne sais plus, que j’ai remarqué sa cambrure et, sous l’abord de la sévérité, la beauté tranquille de ses traits.

    Je suis resté longtemps allongé tout habillé sur le lit, à songer à ma mission. Comment, dès le lendemain, allais-je m’organiser ? Les premiers contacts seraient capitaux. Je le savais. Mes moindres faits et gestes seraient remarqués, sinon épiés. Non seulement aux yeux des villageois je serais l’étranger venu de la ville, de la capitale de surcroît, mais encore un fonctionnaire prêchant la bonne parole ministérielle, venant fourrer son nez là où personne ne l’avait appelé. Par expérience je savais que le premier réflexe était généralement celui de la défiance. Dans le même temps je représentais l’autorité de l’Etat, alors quelle que fût l’antipathie que ma présence pourrait susciter, elle serait probablement contenue.

    De mon côté, je me devais de respecter l’ordre institutionnel et ma première visite serait pour le maire que mon service avait dû prévenir. Avec cette rencontre et l’exploration de la commune, mon programme du lendemain était déjà passablement rempli.

**[...]**

**Chapitre 3 :**

**[...]**

J’avais failli ne pas la reconnaître. A cause de sa jupe longue ? De ses cheveux dénoués ? L’une des deux élèves qui occupaient le pupitre central ! La moins grande, déjà bien formée. Elle s’est amusée de mon hésitation. « Mais oui, vous ne faites pas erreur, c’est bien moi », m’a-t-elle dit avec un sourire discrètement moqueur.  A vrai dire mon hésitation avait été de courte durée, mais je n’avais pas voulu le lui montrer pour qu’elle ne se croit pas trop importante. Elle m’a tendu le sucrier, calmement, le regard assuré attendant mon propre regard. Sur son bras nu j’ai aussitôt remarqué la longue griffure. « Non ce n’est rien, les ronces au bord du ruisseau. » Elle portait un chemisier clair et léger, dont les boutons supérieurs étaient dégrafés.

    « Et vous vous appelez comment ?

    - Devinez. On dit que je suis la fleur du printemps et que je me cache timidement dans l’herbe.

    - Violette ?

    - Mais oui. Vous aimez ?

    - Arrête d’ennuyer Monsieur avec tes bêtises, tu ferais mieux d’aller terminer tes devoirs. » La mère avait surgi par la porte du fond.

    «  Vous reprendrez bien une autre tasse ? Gentille ma petite Violette mais l’école c’est pas son fort. Préfère s’amuser à courir dans les bois. Quoique toujours là quand il faut, pour les plus gros travaux. Parce qu’un homme ça manque dans la maison. »

    Oui, elle était veuve. Son mari, tué par l’orage, alors qu’il allait rentrer les vaches. La foudre qui avait frappé la pointe en fer de l’aiguillon. Le destin, quand même ! « Se remarier ici, faut pas y songer, ce serait mal vu. »

    Bien qu’assez forte, elle était plutôt agréable et ne manquait pas d’attraits avec sa belle poitrine que, naturellement, j’avais remarquée aussitôt, tant j’ai toujours éprouvé d’attirance pour cette marque de féminité. Sa fille, du reste, lui ressemblait ; d’ici quelques années elle aurait probablement la même générosité.

    « Si j’osais, je vous aurais demandé un petit service. » Elle était assise sur la chaise en face, la tête inclinée, presque rougissante, comme gênée d’avoir à formuler un désir. « J’ai vu que vous aviez un bel appareil. Ca ne vous ennuierait pas de nous prendre, ma fille et moi ? On n’a pas si souvent l’occasion, ici, de se faire tirer le portrait. »

    Il est vrai que partout où j’allais, je veillais à emporter mon appareil photo, un bon vieux polaroïd. Une habitude prise depuis longtemps, depuis que j'avais expérimenté le pouvoir magique de l’appareil photo

**[...]**

**Critiques (extraits) du livre Le visiteur solitaire :**

Brio du récit et clarté du style font du livre d’André Gardies un bel exemple de cette « littérature en velours côtelé » qui constitue une part originale de la création romanesque française…

Michel Boissard, La Gazette de Nîmes, 11 sept. 2008

Avec ce roman noir rural, André Gardies nous entraîne dans des paysages somptueux et rend hommage au travail ancestral des paysannes…

Rose Blin-Mioch, L’Hérault du jour, octobre 2008

Faux roman pastoral et vrai roman noir, à la manière de Je suis un sournois de Peter Duncan, Le visiteur solitaire d’André Gardies emprunte aussi son procédé narratif à une grande dame de la littérature anglaise(…) en tout cas la signature d’un véritable conteur, qui sait aussi laisser la part belle au non-dit.

Pascale Ferroul, Gard Magazine, sept/octobre 2008

Après un livre très émouvant qui évoquait la vieillesse et qui s’intitulait Le monde de Juliette, André Gardies évoque dans Le visiteur solitaire le monstre qui est en chacun de nous…

Michèle Caron, Radio France Bleu Isère, juillet 2008

Les portraits sont saisissants et les comportements quasiment disséqués. Un brin d’érotisme, des allers et venues incessantes sur le sujet de la fameuse Bête, une étude socio-politique d’une microsociété, et le tour est joué. Vous ne lâcherez plus le roman…

André Joffart, Midi Libre, 18 août 2008